ci-dessus, p. 255-6), c'est un peu chaque fois avec le sentiment d'une conquête que j'enregistre la publication d'un nouvel Index.

Celui-ci est particulièrement le bienvenu, du fait qu'il s'applique à un texte d'une époque peu connue, le début du VI^e siècle. De plus, on sait que la *De excidio Troiae Historia* a été le point de départ d'une abondante littérature tant latine que française ; il y a donc un intérêt particulier à fixer la langue dans laquelle il est écrit. Enfin, les analyses et comparaisons que nous permet ce lexique sont de nature à nous fournir des données pour résoudre un problème controversé : l'*Historia* est-elle une traduction directe du grec, ou un résumé d'une œuvre grecque, ou purement et simplement un faux latin? Accessoirement, on peut même se demander si l'Index ne permettrait pas de faire une discrimination entre la langue de l'ouvrage lui-même et la langue de l'Épître liminaire (donnée comme du Népos).

M^lle Johnson ne se pose pas et n'a pas à se poser toutes ces questions. Elle s'attache à nous fournir des données aussi sûres que possible.

Sa tâche n'était pas facile. La seule édition critique dont elle pouvait disposer, celle de Meister, est ancienne (1873) et très insuffisante ; l'apparat critique en est mal présenté, et du reste il s'en faut de beaucoup que l'étude de la traduction manuscrite soit au point.

L'auteur de l'Index a eu souvent à épiloguer sur le texte de Meister, dont les incertitudes ou les inconséquences l'ont obligée à introduire dans son lexique beaucoup de notations accessoires. On ne peut que la féliciter d'avoir tenu à fournir toutes les formes principales attestées par des variantes. On lui reprochera d'avoir suivi Meister dans quelques-unes de ses conventions, par exemple dans la distinction (moderne) de *u* et de *v*, quitte à y renoncer quand il s'agit de reproduire des variantes de l'apparat !

Les renvois utiles sont faits en général ; peut-être pas toujours : de *arcessit* on devrait nous renvoyer à *accerso ;* le *Mnesten* (de seconde main) qui se cache sous *Mesthles* devrait se retrouver (au principal) sous *Mn-*. Les graphies sont-elles toujours sûres? Une erreur évidente comme *naniscor* me donne quelque inquiétude sur le *Mnneus* qui se trouve devant *modestus*. Quelles étrangetés dans la liste des éditions, où l'on trouve un *Lessingius* à côté d'un *Meister*, une *Daciera*, sous laquelle on aura peine à reconnaître M^me Dacier, et une édition « Venetia » !

J. Marouzeau.

Sciences historiques.

Römische Denker und Römischer Staat, von Otto Seel : Neue Wege zur Antike, I Reihe, Heft 13, Leipzig, Teubner, 1937.

Le petit livre de M. Otto Seel est à la fois attachant et insupportable.

Il est plein d'idées nouvelles et nous invite à la revision de jugements traditionnels ; mais ses thèses sont plus affirmées que démontrées et sont encore plus révélatrices sur le savant qui les a formulées et sur son milieu intellectuel que sur les auteurs anciens qui en font l'objet.

L'Allemagne actuelle s'efforce de donner à ses enfants le sentiment qu'ils participent à une grandiose renaissance nationale. De très bons esprits se laissent entraîner par cette conviction ; ils veulent obéir aux devoirs nouveaux que leur impose la nouvelle mission de leur patrie, et s'efforcent d'accepter intérieurement les mots d'ordre qui leur sont imposés. Mais parfois, sous la tunique d'un S. A., réaliste, consciencieux et zélé, continue de battre un cœur d'idéaliste, sentimental et généreux. Jamais le conflit entre l'individuel et le collectif n'a été plus tragique que dans ces âmes désireuses de refouler en elles tous les élans qui pourraient nuire à l'unité nationale.

Un de ces hommes sincères et tourmentés vient de relire des textes latins relatifs à la philosophie politique. Nécessairement il y cherche les traces de conflits analogues à celui dont il souffre, et nécessairement il en trouve. Il nous montre l'attitude de Cicéron, Salluste, Virgile, Horace et Tacite à l'égard de l'État romain. Pour déceler les caractères de ces penseurs, de ces poètes, il emploie inconsciemment comme réactif sa propre pensée politique. Le résultat de son analyse est faux comme tableau d'ensemble, mais il nous révèle dans les œuvres étudiées des éléments dont nous méconnaissions l'existence. Pour examiner ces figures si célèbres, M. Seel s'est placé sous un angle et dans un éclairage nouveaux : il dessine des portraits qui nous paraissent déformés, mais qui nous fournissent cependant quelques traits justes et laissés dans l'ombre jusqu'ici.

Cicéron désire reconstituer l'État romain antérieur à la crise où il vit ; au mépris des faits, il veut prouver que son idéal politique de platonicien éclectique y était réalisé. Jusqu'à sa mort, il reste le Romain inadapté à l'inévitable changement de régime.

Salluste, au contraire, a compris le génie de César, mais il a méconnu son rôle historique et s'est enfermé dans un pessimisme inactuel.

Virgile, lui, pressent que les temps sont venus où la mission politique de Rome va s'accomplir ; mais son annonciation se fait sur le plan mythique et religieux.

Jusque-là, les vues de Seel sont un peu simplistes, mais n'ont rien de paradoxal. C'est en parlant d'Horace et de Tacite qu'il nous découvre son dessein, aussi original que déconcertant. Il se refuse à reconnaître une évolution dans les opinions et l'expression artistique de ses deux héros. Il les prend en bloc et désire montrer ce qui inspire constamment leur attitude devant le problème romain. Dans la recherche des influences qu'ils ont subies, il fait bon marché de toutes les filiations prouvées par des

aveux ou des rapprochements formels de textes ; il distingue chez eux la double action de la dépendance du milieu historique (*zeitliche Bedingtheit*) et d'un choix spontané (*innere Wahl*). Inutile d'ajouter que c'est le second de ces éléments qu'il met surtout en lumière.

Horace est sans doute le plus indépendant, le plus personnel des génies littéraires, mais il a senti aussi qu'il faisait partie d'un tout, et son œuvre entière dérive de sa conception de l'État romain. Les *Satires* ont autant que les *Épîtres* un but pédagogique, elles sont un moyen d'action sur les contemporains. Même dans les Odes d'amour, l'individu n'est que le représentant de l'homme en général. Horace prêche le devoir de se rallier à l'État nouveau et d'acquiescer avec joie à tout ce qui s'y fait.

Sous Trajan, Tacite participe à un autre conflit. L'ancienne Rome subsiste encore malgré la transformation du monde ; l'historien sait qu'il est impossible de revenir à l'état de choses disparu, mais il continue à marquer son opposition au régime nouveau. Pour Seel, Tacite n'est pas, comme on l'a tant répété, avant tout un dramaturge ; après avoir fait vivre le lecteur avec les personnages de son récit, il l'en écarte pour juger avec lui, de plus loin, les événements. Il souffre des conflits entre la réalité et sa pensée ; son style n'est que le reflet de cette contradiction.

Dans les *Histoires* et les *Annales*, il n'y a qu'un seul plan, qui fut agrandi au cours de la rédaction. La série de trente livres que comportaient ensemble les deux ouvrages se divise en cinq groupes de six livres. Les livres XIII à XVI des *Annales* forment un tout avec les deux premiers livres des *Histoires*. Néron, Nymphidius et les trois empereurs de la guerre civile sont ainsi réunis comme les héros d'un seul drame de désastres (*clades romana*). Avec le livre III des *Histoires* commence le règne des Flaviens. Ainsi les individus jouent dans ce plan un rôle moins important que l'évolution cyclique de Rome. Toute cette théorie est ingénieuse, mais se heurte à la constatation que, dans le plan des *Histoires*, une première triade s'achevait avec la fin de la guerre proprement dite, ce qui est souligné au début du IV^e^ livre (*interfecto Vitellio bellum magis desierat quam pax coeperat*). Ce système est simplement destiné à étayer une thèse : aux yeux de Tacite, les hommes, quelle que soit leur volonté, ne sont que les instruments d'une destinée collective. Le conflit qui déchire actuellement tant d'âmes en Hitlérie est un exemple du « retour » nietschéen : le grand historien antique voulait rendre intellectuellement et moralement féconde la conscience de cette contradiction intérieure.

Les dernières pages de l'ouvrage de Seel nous donnent une conclusion développée qu'il intitule « partie systématique » ; elle est consa-

crée au choix et à l'assimilation de modèles grecs par les Romains. Les imitateurs ont pris ce qui était conforme à leur génie, et en philosophie n'ont utilisé que ce qui était pratique. Il n'y a donc pas de philosophie romaine proprement dite (Seel nie, à ce propos (p. 63), contre l'évidence, le caractère original et spécifiquement romain de l'école sextienne). Revenant sur la préférence d'Horace pour l'ancienne lyrique grecque, l'auteur en tire une conséquence bien inattendue ; c'est l'esprit des présocratiques qui a pénétré en lui. Il en est de même pour Salluste et Tacite.

Il y a donc parmi les Romains deux filiations en philosophie politique : l'une, celle de Cicéron, Virgile, Tite-Live, Lucain, Sénèque, qui remonte par Panaetius à Platon. Sa méthode est déductive, aprioristique. Tite-Live, par exemple, justifie l'impérialisme romain par la nécessité de réaliser la justice. En face s'allonge l'autre lignée, inspirée par Posidonius, Théophraste, Héraclite et les impérialistes athéniens du v^e^ siècle. Salluste, Horace, Tacite observent les faits et en induisent la loi du *fatum* : pour eux, comme les forts sont destinés à diriger les faibles, les Romains ont la mission de gouverner le monde.

D'un côté est le pôle individuel (hellénisme, dogmatisme), de l'autre, le pôle collectif (romanisme, réalisme) de l'âme romaine. Les mêmes oppositions se manifestent dans l'art et dans le droit, comme elles apparaissent dans toute organisation politique où sont délibérément sacrifiés sur l'autel de l'État les droits de l'individu.

Dans les portraits d'Horace et de Tacite qui nous sont donnés ici, quelques traits ont été exagérément grossis ; certaines des thèses générales de Seel sont peut-être irréfutables, mais elles sont également indémontrables ; on peut tirer des fragments des présocratiques toutes les hypothèses qu'on veut pour établir des liens de parentés, mais on n'a pas le droit de rejeter dans l'ombre des filiations directes, dont les Romains eux-mêmes avaient clairement conscience.

Il n'en reste pas moins que les caractères signalés par Seel existent eux aussi, et qu'il suffit de les ramener à leur juste mesure pour enrichir nos connaissances sur quelques-uns des plus grands écrivains de Rome.

A. Oltramare.

Eberhard Schmähling, *Die Sittenaufsicht der Censoren : ein Beitrag zur Sittengeschichte der römischen Republik* (*Würzburger Studien zur Altertumswissenschaft*, 12. Heft) : Stuttgart, Kohlhammer, 1938, in-8°, 171 pages.

Le sous-titre est très juste : la description de l'évolution des mœurs sous la République dissout ici les indications qu'on pourrait attendre

sur l'origine, la portée réelle, la pratique et les modifications du pouvoir censorial sur les mœurs. Excellent travail sur fiches, d'ailleurs, même s'il entraîne des reprises assez gauches (par exemple, p. 90 et 102), et diligente revue de tous les aspects moraux de Rome, d'abord jusqu'à la deuxième guerre punique, puis jusqu'aux Gracques, enfin au dernier siècle de la République — non sans une monotonie commode, mais lassante. Tel quel, cet ouvrage important (les pages en sont très denses) rendra les plus grands services : car les travaux d'ensemble sur les mœurs romaines intéressent presque uniquement l'Empire, et, si l'on a les moyens de se documenter sur la République, ce n'est guère que par des ouvrages spéciaux qui étudient soit une période limitée (époque des comiques ; société cicéronienne), soit un aspect particulier (discipline militaire, etc...).

Il resterait, en prenant le livre de M. E. Schmähling pour point de départ, à se risquer à des interprétations véritablement historiques. On se méfierait peut-être alors du passage, trop fréquemment utilisé, de Denys d'Halicarnasse, XX, 13, 3, qui est un peu bien rhétorique. On serait amené, au contraire, je crois, à faire grand cas de Varron, *De l. lat.*, VI, 71 : *Quod tum et praetorium ius ad legem et censorium iudicium ad aequum existimabatur.* La « courbe », alors, de la censure, partie de peu (cf. Liv., IV, 8), semblant appelée à la plus grande importance aux IIIe-IIe siècles, puis déclinant si vite, s'expliquerait mieux : comme ils établissaient une sorte de jurisprudence des mœurs, les censeurs ont dû d'abord utiliser ou interpréter les données des *mores maiorum* et de certains usages d'origine religieuse ; être contraints ensuite à une action de plus en plus diverse et compliquée par l'évolution même des mœurs ; voir enfin leur tâche progressivement réduite par les lois d'initiative consulaire ou sénatoriale devenues nécessaires (par exemple en matière de trafics d'argent ou de concussion, de fraude électorale, etc...). Toute la question des lois somptuaires, dont le détail est si bien exposé ici, reprise de ce point de vue, serait fort instructive.

M. Schmähling aurait pu, par ailleurs, tâcher de mieux mesurer, dans les temps vraiment historiques, la part de politique qui s'introduit dans les condamnations d'objet soi-disant moral prononcées par tel ou tel censeur. Il y fait quelques allusions (p. 140, 147...) dans son troisième et dernier chapitre, d'ailleurs bien court. Mais les faits attestés de façon éclatante doivent inciter, semble-t-il, à pousser la recherche là où il n'y a que vraisemblance ou même simple indice. Tout le IIe siècle est assez nettement régi par les querelles personnelles et les luttes entre grandes familles pour qu'on ne prête que sous bénéfice d'inventaire aux censeurs de cette période, même en matière morale, une pureté d'intentions parfaite. Et même avant. Mais nous voici invités par là à ne pas faire un pro-

cès de tendance à M. Schmähling, dont le labeur, tel qu'il se présente, est en soi assez précieux. Bons *indices* des noms de personnes et des sujets envisagés.

Jean BAYET.

Wilhelm WEBER, *Rom. Herrschaft und Reich im zweiten Jahrhundert* : Stuttgart, Kohlhammer, 1937, VIII & 409 pages, 11 pl., 3 cartes, 7,80 Mark.

Les yeux et le nez d'Hadrien indiquent l'héritage de la race dite de Cro-Magnon (p. 149). Antonin était un « inerte Provençal » (p. 351). Les yeux de Marc-Aurèle trahissent l'apport du sang « sémito-gaditain » (p. 289). Enfin, Commode était simplement un « ingenioso hidalgo, le prototype de Don Quijote » (p. 362). M. W. Weber nous révèle tout cela (et j'en passe) dans son nouveau livre sur les empereurs du IIe siècle et leur époque. Entendons-nous bien. Trajan n'était, selon Dion Cassius, ni Romain, ni Italique, ni même d'origine italique. Il était Ibère et il a fondé une dynastie espagnole. Les Africains, les Illyriens le suivirent. Depuis Amédée Thierry, du moins, cette ascension des peuples soumis par Rome, qui manient à leur tour la plume de Virgile et l'épée de César, occupe les historiens. M. Weber ne leur apprendra rien à ce sujet, car il se contente vite des « clichés » banaux : l'opposition de l'esprit occidental et de l'Orient, la communauté du sang, la vigueur des peuples nordiques, etc. Même *der Lebensraum* des Germains ne manque pas. Les traits raciaux que l'auteur croit découvrir dans les personnages de son histoire restent sans rapports avec les faits relatés. A quoi bon nous assurer d'abord que Marc-Aurèle était « Espagnol dans son cachet, dans son sang, dans sa figure » (p. 289) pour nous apprendre ensuite (p. 337) que le caractère de cet Empereur était supranational? Et l'emphase raciste que M. Weber affecte gâte tristement les choses. Voulez-vous savoir pourquoi Hadrien échoua dans son œuvre panhellénique? C'est qu'il n'était pas Grec de sang. « Malheur si le créateur (sc. du mouvement panhellénique) va obéir lui-même à la voix du sang ! » (P. 220.)

Pourtant, le livre de M. Weber mérite d'être lu. Car le verbiage raciste (et le verbiage pur et simple) mis à part, il reste une tentative, savante et suggestive, de saisir le « style » d'une époque dans tous les témoignages qu'elle nous a laissés. Les faits et les idées, les légendes monétaires et les textes ecclésiastiques sont groupés pour nous donner une image colorée d'un prince, d'un règne, d'une époque. Les folies de Commode, qui s'identifiait avec tous les dieux et s'imaginait être le dieu suprême, nous apparaissent chez M. Weber comme l'expression du même courant spirituel de son temps que tels passages de Nouménios et la doctrine de saint Irénée (p. 386). Ceci nous change des manuels où le

Haut-Empire n'est qu'une suite monotone de guerres et de révolutions. Cette vue « totale » des choses est toujours intéressante, elle séduit souvent, mais, tout à fait arbitraire, elle irrite le lecteur réfléchi. Livre étrange, où même le vrai, subordonné à des erreurs, prend l'apparence du faux.

E. BIKERMAN.

Harald FUCHS, *Der geistige Widerstand gegen Rom in der antiken Welt* : Berlin, De Gruyter, 1938, VIII & 91 pages, 5 Mark.

La plus grande partie de cet opuscule renferme les textes relatifs à l'opposition contre Rome dans l'antiquité. Il précède un aperçu de 24 pages, où M. Fuchs indique brièvement les courants de cette opposition de l'époque de Polybe jusqu'à Augustin. Il convient de remarquer qu'en grande partie les textes réunis et appréciés par M. Fuchs ne se rattachent que faiblement à son sujet. La *XVI*e *Épode* d'Horace ne révèle aucunement une résistance idéologique contre Rome (p. 10) ; la critique des moralistes grecs de l'Empire ne provient nullement d'un esprit d'opposition contre l'État romain ; et quand Dion Chrysostome ou Apollonius de Tyane engagent les Grecs à garder leurs mœurs anciennes, c'est aussi peu « un soulèvement contre la barbarie romaine » (p. 18) que le félibrige est antifrançais. Plutarque invite les Grecs à s'adresser à des juges nationaux et non à chercher la justice chez le gouverneur romain (le passage — *De reip. ger. praec.* 13 — manque chez Fuchs). Est-il pour cela un ennemi de Rome? Ce qui frappe surtout, c'est que l'opposition d'ordre politique à cette Rome qui domine les Grecs n'existe à peu près pas parmi les Grecs sous les Césars. La domination romaine leur apparaît plutôt comme un destin inévitable et interminable. Une inscription de l'an 95 d'Acmonia (Asie Mineure) précise que tel décret restera en vigueur « pour toute l'époque de la domination romaine » (F. Cumont, *Catalogue*[2], n° 133 : τοῦτο τὸ ψήφισμα νενομοθετῆσθαι τῷ αἰῶνι τῆς Ῥωμαίων ἡγεμονίας φυλαχθησόμενον). Si les Juifs (et les Chrétiens) en jugeaient autrement, c'est parce qu'ils opposaient la *civitas Dei* à la *civitas terrena* des Romains.

Dans l'aperçu de M. Fuchs n'apparaît pas nettement ce fait capital que c'était d'abord et surtout la propagande politique d'adversaires de la République qui formait l'idéologie antiromaine. Polybe défendit les Romains contre les attaques des historiens grecs à la solde d'Hannibal : tel Sosyle. Les chancelleries hellénistiques lançaient tour à tour des campagnes de propagande contre les Romains. Je n'ai qu'à rappeler les discours tenus à la conférence de Naupacte (207) ou dans l'assemblée des Achéens en 198 par les amis ou les ambassadeurs de la Macédoine. On regrettera que M. Fuchs n'en parle pas. Dans sa lettre aux habitants de

Cyréties (que M. Fuchs ne mentionne pas), Flamininus s'en prend à ceux qui cherchent un moyen de « calomnier » les Romains, mais « qui eux-mêmes ne sont point accoutumés à se conduire d'après les meilleurs principes ». Et il rend aux habitants de la ville les immeubles confisqués « pour que vous appreniez même en cela notre noblesse. Car nous sommes décidément résolus à renoncer à tout profit, nous qui apprécions plus que tout reconnaissance et bonne renommée ». Le document (Ch. Michel, *Recueil*, 44) montre que c'étaient les Étoliens qui répandaient vers 195 ce reproche d'avarice qu'on rencontre ensuite si souvent dans les passages antiromains des écrivains antiques. Je crois (et j'espère le montrer une fois) que la « Lettre de Mithridate » dans les « Histoires » de Salluste réunit les « thèmes » de la propagande intéressée des ennemis de la grandeur romaine. Je crois même que Salluste y emprunte beaucoup à des « feuilles volantes » mises en circulation par la chancellerie pontique.

D'autre part, dans la lutte des partis à Rome, on chargeait souvent à fond contre la volonté « impérialiste ». *Solitudinem faciunt, pacem appellant*, ce n'est pas une expression des réflexions des Romains sur leur destin (p. 17), mais l'écho des discours prononcés au Forum ou dans le Sénat contre tel et tel magistrat, depuis Caton jusqu'à Tacite lui-même. Caton le Jeune n'a-t-il pas proposé de livrer César aux Germains pour expier le carnage des Usipètes et des Tenctères commis par le proconsul de la Gaule? Il est surprenant que M. Fuchs ne cite même pas le fait. En général, l'opposition antiromaine apparaît chez lui, sauf quelques remarques accidentelles, comme l'œuvre des « idéologues ».

Il est difficile de préciser quelle était, en vérité, leur part. Voici les Oracles d'Hystaspe qui annonçaient, semble-t-il, la fin du monde (cf. les observations importantes de M. Fuchs, p. 31 et suiv.). Mais cet écrit ne promettait-il pas d'abord la fin de Rome, la victoire de l'Orient (cf. J. Bidez et F. Cumont, *Les Mages hellénisés*, II, p. 361)? Cette Apocalypse était-elle simplement une révélation théologique ou un ouvrage de propagande? Les Romains ont interdit, selon saint Justin, la lecture de ces Oracles, sous peine de mort. Ils savaient, peut-être, que le masque d'un Sage perse couvre ici le visage d'un agitateur parthe.

E. Bikerman.

D. M. Pippidi, *Tacite et Tibère. Une contribution à l'étude du portrait dans l'historiographie latine* (*Ephemeris Dacoromana*, Annuario della Scuola Romena di Roma, VIII, 1938, 1-68, Rome).

Les lecteurs de la *Revue* savent, en particulier par les comptes-rendus publiés par M. Pippidi en 1932 (X, 286) et 1934 (XII, 467), que ce savant connaît parfaitement la période tibérienne, qu'il en a rectifié des dates, qu'il a formulé sur elle des jugements originaux et forts. C'est pourquoi

son important mémoire sur Tacite et Tibère soulèvera le plus vif intérêt, même s'il n'emporte pas l'adhésion.

La thèse de M. Pippidi, c'est que le Tibère de Tacite est une création littéraire et romanesque. Il montre d'abord par quels procédés l'historien a réussi à rendre son personnage odieux, comment il insinue, comment il déforme les faits par ses gloses partiales. Puis il explique comment il a été amené à inventer le caractère double de Tibère : c'est qu'il trouvait dans la tradition des données incohérentes ; tour à tour, Tibère paraissait comme un républicain ou comme un tyran ; la duplicité de Tibère fut donc comme une hypothèse psychologique, grâce à laquelle des traits discordants purent être conservés sans invraisemblance.

On voit tout de suite quels sont les postulats de la thèse. Ils sont au nombre de deux.

Le premier, c'est qu'il y a désaccord entre les faits, qui sont généralement favorables au prince, et les jugements de Tacite, qui lui sont hostiles. M. Pippidi répète à plusieurs reprises que Tacite a jugé comme odieux des actes ou des paroles de Tibère qui sont dignes d'éloge, au mépris de toute justice, et même, dit-il, de tout bon sens.

M. Pippidi nous donne cette bonne nouvelle, que la présente étude est comme la promesse d'un ouvrage développé sur Tibère. Nous verrons alors quels sont les actes de Tibère que M. Pippidi estime dignes d'éloge ; nous opposerons au Tibère de Tacite le vrai Tibère, et le procès de Tacite sera jugé. Seulement nous considérons, pour notre part, comme bien peu vraisemblable que M. Pippidi réussisse à peindre le règne de Tibère autrement que comme une période de terreur. A vrai dire, c'est tout le régime impérial qui ne se soutient que par la terreur. Un système autoritaire ne peut se maintenir sans exécutions, sans déportations ; il est impossible qu'il ne soit pas soupçonneux et dur. On peut dire que Tibère a appliqué sans illégalité la loi de majesté ; on peut prouver que Tacite ou Dion Cassius se montrent très ignorants de la légalité et de la procédure (ainsi Rogers dans une étude publiée par les *Transactions of the American Philolog. Assoc.*, LXIV, 1933, 18). La question est de savoir si Tibère, pour maintenir le régime impérial contre les complots et les intrigues, a été obligé de tuer, et de plus en plus à mesure qu'il vieillissait. *Immensa strages, caedes continua, pretium festinandi*, ces mots ont marqué l'empereur au fer rouge. Je doute qu'on les efface jamais.

Mais on peut prendre le parti de Tibère et dire qu'il fallait qu'il se défendît, que le régime aurait croulé sans cette dureté. On défendra la terreur ; il faudra pourtant admettre que la terreur ait pu indigner Tacite.

Le deuxième postulat, c'est que le portrait de Tibère n'était pas encore fixé au début de la période antonine. N'est-ce pas invraisemblable? Nous touchons ici à un problème capital, celui des sources de Tacite.

Il y avait, dit M. Pippidi, deux traditions opposées, l'une flatteuse et courtisane, que représente Velleius Paterculus, l'autre haineuse et dénigrante, dont les pamphlets de Philon peuvent nous donner une idée. Mais il existait aussi de vrais historiens, Aufidius Bassus (dont l'histoire s'arrêtait, à mon avis, à l'an 40), et aussi Servilius Nonianus. Ils ont pu sans danger être très sévères pour Tibère, à cause de la haine que portait à cet empereur la famille de Germanicus. Les anciens faisaient grand cas d'Aufidius Bassus ; comment imaginer que Tacite aurait pu forger un portrait de Tibère entièrement différent de celui que cet historien avait tracé?

M. Pippidi a étudié la relation entre les portraits de Tibère chez Suétone, Dion Cassius et Tacite. Il s'attache à montrer que Dion dérive de Tacite, tandis que Dessau estimait que Dion dérive de l'annalistique prétacitéenne, et que Schwartz enseignait que tous deux, Tacite et Dion, dérivent de pamphlets rédigés après 37 pour plaire à la famille de Germanicus. M. Pippidi pense qu'il a prouvé définitivement que Dion dépend de Tacite; à supposer même que la preuve soit acquise, il est impossible pour nous de savoir dans quelle mesure Tacite, à son tour, dérive d'auteurs plus anciens.

Il faut naturellement faire des concessions à M. Pippidi. Si le règne de Tibère a été un conflit de tous les instants, et souvent sanglant, entre le prince et l'aristocratie, il est évident que Tacite a pris parti dans ce conflit, et qu'il est pour l'aristocratie contre Tibère. Ce parti pris a pu le rendre injuste pour les mérites éminents du prince. Mais, de là à concéder que le portrait de Tibère est une forgerie, il y a bien loin.

A. Piganiol.

Biagio Pace, *Arte e Civiltà della Sicilia antica;* II : *Arte, ingegneria e artigianato* : Milano-Genova-Roma-Napoli, Società editrice Dante Alighieri, 1938-XVI, in-4°, 528 pages.

Dès l'abord, on doit un double remerciement à M. B. Pace pour la promptitude avec laquelle il a répondu à l'attente qu'avait fait naître son premier volume (cf. *Rev. des Ét. lat.*, 1936, p. 445-449) et pour la façon dont il a su la satisfaire : ce gros volume sur « l'art, les aménagements urbains et l'artisanat », richement illustré de sept planches, la plupart en couleurs, et 371 gravures, sera indispensable autant à celui qui désire approfondir l'étude de l'art sicilien qu'à celui qui veut s'initier à ses différents aspects.

M. B. Pace consacre ses chapitres successifs à l'art figuré (sculpture et peinture), à l'architecture, aux réalisations d'ingénieurs (*ingegneria* : fortification, hydraulique, construction navale) et arts mineurs (céramique et gravure). Ce plan n'est pas sans défaut : telle page, telle illus-

tration qui figure dans « l'art figuré », serait aussi bien à sa place dans le chapitre sur « les arts mineurs » ; l'auteur est obligé de revenir, à des centaines de pages de distance, sur la fabrication des vases, des statuettes de terre cuite. D'autre part, traiter de la sculpture, pour une si grande part monumentale, avant d'avoir étudié les monuments qui lui servaient de supports ou de cadre, oblige à esquiver certains problèmes de considérable intérêt (comme, par exemple, la présentation frontale, ou, au contraire, les procédés employés pour ménager, dans les métopes du temple E, à Sélinonte, le passage du dessin de profil à la vision de trois quarts). Mais peut-on même traiter de l'évolution de l'architecture sicilienne avant d'avoir étudié l'aménagement des sites urbains, tâche d'ingénieurs, mais aussi lié au développement démographique et politique des cités? Dieu merci, M. Pace a bien vu que cette question était primordiale : qu'il s'agisse d'Agrigente, de Sélinonte et de Syracuse, la besogne magnifique d'Orsi et de ses successeurs nous permet de suivre, à partir des plus antiques centres religieux (quelquefois antégrecs), des types de peuplement divers, tantôt se modelant sur le terrain le long de chemins de terre (Agrigente), tantôt s'appliquant à maîtriser du haut de plateaux l'embouchure de cours d'eau parallèles (Sélinonte), tantôt taillant dans le calcaire, comme à Syracuse, une partie de la figure de la ville ; question des routes, question d'adduction d'eau sont liées à celle des peuplements ; mais les temples ne s'expliquent aussi que par la synthèse de la topographie, des voies d'accès, de l'extension urbaine.

Il me semble que, ceci posé, M. Pace eût été plus à l'aise en face d'un des problèmes les plus particuliers à la Sicile et de la plus considérable importance historique : celui des importations et des croisements d'influence, surtout dans la sculpture. Il dit, en passant, quelques mots des statuettes *ioniennes* de Gaggera. Mais combien ne gagnerait-on pas à voir côte à côte des échantillons choisis des différents genres de terres cuites figurées trouvées dans le même site : ioniennes d'importation, ionisantes, typifiées, populaires ! On trouvera, dans ce riche ouvrage, une partie des éléments permettant un jugement en telle matière ; car M. Pace a reproduit (et on lui en doit la plus vive reconnaissance) des pièces d'art indigène ou sémitique (p. 152 et suiv., 114 et suiv.) extrêmement curieuses ; mais qui aurait pu mieux que lui étudier, d'original, les incidences et les variations en matière d'art industriel? L'art, tout court, s'en fût peut-être trouvé éclairé. La sculpture siciliote révèle, nous dit-on, croisement ou mélange de dorisme et d'ionisme (p. 17, 40, 51, 70, 72) ; mais les formules qui permettraient le dosage manquent singulièrement de précision. Ne vaudrait-il pas mieux suivre, dans leurs différentes manifestations, des caractéristiques assez nettes (par exemple figure allongée et figure ronde, proportions des jambes, etc...), les rap-

procher d'exemplaires précis de Grèce et d'Asie, et tâcher de dégager ainsi soit la soumission au type importé, soit l'éclectisme, soit l'originalité du monument siciliote? Les techniques n'auraient-elles pas dû être étudiées de plus près? M. Pace avait assez à faire d'exposer son abondante matière ; il l'a fait avec un admirable souci d'être complet et d'appuyer à chaque instant son texte sur l'illustration. Il n'a pu pousser la discussion archéologique : il rapproche trop sommairement le quadrige de Sélinonte de celui de Palerme (fig. 15 et 18), la Gorgone d'Agrigente de celle de Sélinonte (p. 24). On le regrette tout de même un peu : s'il avait étudié de plus près le premier tome de la *Sculpture grecque* de M. Ch. Picard (paru en 1935), qu'il ne cite nulle part, sans doute aurait-il soulevé plus de questions, qu'avec sa documentation unique il eût posées mieux que personne.

La sculpture siciliote peut être abordée par un autre biais, très délicat, il est vrai : la comparaison avec les monnaies. Les pages que M. Pace a consacrées à l'étude parallèle des médaillons syracusains d'Événète ou de Cimon et des grands bustes de terre cuite de Grammichele et d'Agrigente (p. 81-94) sont parmi les plus suggestives de son livre. On sait, d'autre part, comment une recherche diligente a permis de retrouver dans les monnaies tardives de l'île au moins la silhouette de statues célèbres dans l'antiquité. Pourquoi un effort, d'ordre un peu différent il est vrai, n'est-il pas tenté du côté des espèces antérieures au milieu du v^e^ siècle? Elles se détachent de façon assez originale du reste de la production grecque contemporaine (même celle de Grande-Grèce, et même à la période des « incuses ») pour qu'il ne soit pas interdit d'y chercher des éléments proprement siciliotes. Et, par leur mouvement, par leur « mise en page » pittoresque, par les proportions mêmes des figures, les monnaies de Sélinonte, dans la première partie du v^e^ siècle, sont propres à confirmer ou à nuancer bien des appréciations sur la sculpture monumentale de cette métropole pendant la même période : l'éphèbe en bronze de Castelvetrano (cf. p. 56 et 58, dont on rapprochera la fig. 150, p. 160) cesse, grâce à elles, de paraître isolé, et sa signification en est singulièrement accrue. Dans deux autres domaines, ces belles pièces siciliennes devraient orienter la recherche : les premiers efforts d'individualisme dans les profils, origine de l'art du portrait, et les combinaisons de justesse réaliste et de convention dans une série à peu près unique, je pense, de représentations d'animaux (surtout chevaux et chiens). La glyptique, plus tardive et moins riche en nuances, devrait sans doute en être rapprochée, au lieu d'être exilée à la fin du volume.

Il y a là un moyen sûr de suivre une évolution. Par ailleurs, M. B. Pace a ou bien montré, avec une précision remarquable, la diversité des types de têtes de lion-gargouilles (p. 52 et suiv.), ou bien rassemblé une

abondance de documents relatifs au « télamon » dans l'art siciliote à diverses époques (p. 99 et suiv.). Dans l'étude de certaines figures célèbres, l'Artémis en marche rapprochée de l'Apollon étrusque de Véies (p. 45), le bélier de Syracuse (aujourd'hui à Palerme), la Vénus Landolina (appréciée avec un peu de complaisance et photographiée sous son aspect le plus banal), il apporte non seulement un grand goût, mais une documentation remontant aussi haut que possible et fort précieuse.

Nous aurons moins à discuter à propos de l'architecture. Les chapitres qui lui sont consacrés sont de tous points excellents. — M. Pace écarte peut-être un peu trop vite l'hypothèse d'Orsi sur l'existence d'édifices très anciens en briques crues et en bois (p. 221 et suiv.). Il tend à accroître presque jusqu'à la dignité de créateur le rôle de la Sicile en matière d'architecture dorique. Il voit, peut-être avec un peu de poésie, dans la monumentalité grandiose des temples siciliens, la révélation d'un caractère ethnique qui se serait pleinement épanoui dans Rome. Sur ces différents points, la discussion n'est pas exclue : la nature du « matériau », en particulier, expliquerait plus simplement bien des choses. L'évolution du « mégaron » est retracée de façon très claire et appuyée de plans nombreux. Le problème du temple hypèthre, sans être posé dans toute son ampleur, est l'objet de remarques pertinentes. On devra tenir le plus grand compte des discussions sur l'Olympiéion d'Agrigente (p. 249 et suiv.), que M. B. Pace se représente sans frontons, la Gigantomachie répartie dans les métopes, les Atlantes disposés, comme l'ont supposé Choisy et Durm. Il faudrait réétudier le détail du nombre impair des colonnes de façade : ne répondrait-il pas à la triplicité des « nefs » ou galeries? — Sur les théâtres aussi, et encore davantage, M. Pace entre dans le détail des discussions. Ses remarques sur la pente modérée de la *cavea*, si différente de ce qu'elle est en Grèce propre et en Asie ; celles (qui pourraient être plus poussées) sur l'adduction et l'écoulement des eaux dans ces édifices, sont fort intéressantes. Il propose (p. 333) d'attribuer à la représentation des « phlyaques » un rôle important dans la gestation de la scène surélevée (*logeion*) ; sur ce point, on désirerait une discussion plus poussée. Le plan, très détaillé, des aménagements successifs de la scène du théâtre syracusain (planche VI, p. 303), qui serait tout à fait essentiel, est à peu près inutilisable, faute de légende explicative.

On ne quittera pas cette véritable somme de tout l'enchantement de la Sicile antique sans admirer les belles représentations en couleurs de terres cuites décoratives des temples archaïques, de vases, de stèles peintes de Lilybée. Sur les techniques (cf. surtout, p. 176 et suiv., 473), sur le sens de l'espace et le « sfumato » des contours dans les fragments — trop rares — des vases de Centuripes (voir p. 174, 178), M. B. Pace a écrit les pages les plus justes et les plus senties. Il a tiré tout le parti pos-

sible des noms de Sikanos et Sikélos, potiers siciliens travaillant à Athènes au v^e^ siècle, et signalé, aux IV^e^ et III^e^, les influences italiotes, surtout campaniennes, sur la céramique de l'île. Mais les documents sont encore trop rares pour que, sur de tels points, on puisse arriver à autre chose qu'à des notations non liées. Quoi qu'il en soit, M. Pace peut être assuré de la reconnaissance la plus vive et la plus justifiée de tous ses lecteurs, que l'on souhaite nombreux. On désire seulement que le volume suivant apporte, avec un index, une table générale des gravures : le lecteur en profitera ; mais combien se révélera mieux encore le mérite de l'auteur !

Jean BAYET.

P. COLLART, *Philippes, ville de Macédoine, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine* (*École française d'Athènes. Travaux et Mémoires publiés par les professeurs de l'Institut supérieur d'études françaises et les membres étrangers de l'École*, fasc. V) : Paris, E. de Boccard, 1937, 2 vol. ; Texte, XII & 558 pages ; Album, XVI pages & LXXXVIII planches, 150 francs.

Cet ouvrage, très étudié et fort savant, nous apporte la somme des éléments actuels d'information sur une cité dont le rôle eut plus d'importance réelle que la trace laissée par elle dans l'histoire. L'auteur a fait état, avec une conscience sans faiblesses, de toutes les données utilisables et notamment des fouilles de l'École française d'Athènes, auxquelles il a participé, s'imposant, en outre, une observation minutieuse de tous les vestiges reconnaissables sur ce site fort étendu. On ne trouverait à critiquer que quelques longueurs, de-ci de-là, aux alentours du sujet, par exemple sur les démêlés d'Athènes avec Philippe II, les affaires de Chersonèse, les rois thraces, leurs luttes contre les Romains, l'historique général de la *via Egnatia* — menus défauts dans un beau livre, très copieusement illustré, même pour l'épigraphie.

M. Collart résume d'abord l'œuvre de ses devanciers, en particulier celle d'Heuzey, dont une bonne part reste définitive.

Les temps les plus anciens lui laissaient peu à glaner ; aucun appoint n'est venu aux documents écrits. A propos de l'établissement prémacédonien, il résout l'énigme : Krénides ou Daton? en faisant de la première l'agglomération centrale, de l'autre la région avoisinante, la plaine et les montagnes qui la bordent. Il s'attache à localiser les divers groupements humains de la Pérée thasienne et cherche à son tour d'où provenaient les premiers colons de Néapolis : il écarte Thasos et Athènes et ne constate aucun indice positif en faveur d'Érétrie, également proposée.

C'est entre 348 et 344 que Philippes, de son nouveau nom, devint cité

macédonienne. Le souverain éponyme s'efforça prudemment de la constituer avant tout comme forteresse. L'auteur a pu établir un relevé de l'enceinte plus serré que celui d'Heuzey ; les remaniements ultérieurs ne l'ont pas embarrassé, parce que le tracé byzantin semble avoir suivi très exactement le rempart primitif. Les ruines macédoniennes se remarquent surtout près de l'Acropole, à l'exception du théâtre. Des travaux d'assèchement du territoire furent entrepris dès le IVe siècle.

La position-clé qu'occupait cette ville entre Europe et Asie la désignait comme lieu de rencontre ; d'où la grande bataille de 42 ; quant à ses phases, M. Collart adopte, dans les grandes lignes, la reconstitution excellente d'Heuzey ; il ne s'en écarte qu'à propos de l'itinéraire suivi par les forces de Brutus et Cassius marchant vers Philippes, et en conséquence situe autrement les défilés des Korpiles et des Sapéens.

Relativement aux *deductiones* qui peuplèrent la colonie romaine, il se rallie aux conclusions du numismate Gaebler.

Les conditions géographiques expliquent la diversité, la répartition, l'interpénétration partielle des cultes et des croyances. L'élément immigré est resté fidèle à ses cultes latins, largement attestés par les inscriptions en cette langue récemment exhumées. Il a pu atteindre à un effectif assez élevé, car le territoire de la colonie était vaste (une quarantaine de kilomètres dans les deux plus grandes dimensions), absorbait toutes les régions cultivables, jusqu'à la base des parties montagneuses, et, en outre, le Pangée. Dans sa dépendance entraient bon nombre de *vici*, petites agglomérations disséminées, soumises à des autorités locales. L'élément thrace, non expulsé, avait, lui aussi, gardé ses cultes particuliers, tel celui du cavalier chasseur, qui bientôt subirent l'empreinte latine, ainsi que le prouvent des monuments sculptés, barbares mais instructifs. Divers cultes orientaux se répandirent enfin librement dans le district ; Philippes, qui avait hérité du rôle économique d'Amphipolis, possédait par Néapolis sa propre fenêtre sur l'Égée et s'ouvrait aux courants d'Anatolie.

La colonie naquit très simplement (l'ère là plus employée, M. Collart l'établit, demeura l'ère provinciale macédonienne de 148) ; mais sa prospérité couvre au moins trois siècles et eut son apogée sous les Antonins. C'est son état monumental du IIe siècle que les fouilles ont principalement ramené au jour ; nous leur devons la connaissance du Forum, où subsistent les traces d'un premier aménagement, avec de rares vestiges augustéens ; le plan régulièrement ordonné est contemporain de Marc-Aurèle ; on discerne quelques modifications ultérieures. Des fontaines, une tribune aux harangues, deux temples orientaux, une bibliothèque, des thermes attestent une vie locale développée et confortable. Le théâtre, d'abord instauré à la façon de ceux d'Asie Mineure, fut remanié

à la romaine pour servir à la fin aux *venationes* exclusivement. Toutefois, les influences grecques s'infiltraient à la longue ; après la fondation de Constantinople, elles devinrent prédominantes ; l'épigraphie, principalement grecque désormais, les reflète. Signalons en terminant les éclaircissements apportés sur le réseau détaillé des voies, et notamment sur le tracé de cette *via Egnatia*, qui aida si grandement à la fortune de Philippes, tout comme Philippes, relais majeur, accrut l'importance de la route.

Ce livre est une heureuse mise au point des résultats acquis jusqu'en 1936 ; les recherches continuant, son exposé méthodique sera précieux aux nouveaux fouilleurs et hâtera le classement et l'interprétation des trouvailles qu'on doit encore espérer.

Victor Chapot.

C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité* (extr. de « La Transylvanie ») : Bucarest, 1938, 95 pages, VIII pl. hors texte (dont 2 en couleurs).

Travail précieux pour les Français, dont l'auteur a choisi la langue, et qui lui devront des renseignements nouveaux fournis par des publications en hongrois ou en diverses langues balkaniques, même quelquefois par des fouilles dont les résultats sont encore inédits.

On y trouvera des développements utiles sur les plus anciennes périodes de l'histoire : il y eut alors en cette contrée une brillante civilisation, qui, du reste, n'est pas exclusivement transylvaine, car on a découvert des deux côtés des Carpathes des spécimens apparentés, notamment en ce qui concerne la très remarquable poterie peinte néolithique, et cette analogie continue de s'affirmer à l'époque du bronze, qui s'étend ici du XVIIIe au VIIe siècle avant J.-C. ; la pénétration des Cimmériens avait, en effet, isolé la Transylvanie des pays occidentaux, où commença plus tôt l'âge du fer. Au nord des Carpathes, il débute sous l'influence scythique, médiocre, mais accentuée. Celle des Celtes fait suite, assez brève ; elle introduit toutefois les formes de culture de La Tène.

Vers le milieu du IIIe siècle, la Dacie passe sous la domination incontestée des autochtones (période des Burebista, des Décébale) ; elle connaît alors une civilisation assez riche, faite seulement d'emprunts à celles des alentours. Les fouilles des vingt dernières années ont permis de connaître en partie, complétant ainsi les données de la colonne Trajane, les citadelles élevées par les indigènes au Ier siècle de notre ère.

La conquête de la Dacie, voie d'invasion, était une nécessité pour les Romains, qui organisèrent le pays rapidement et avec adresse : ce devint une province pleinement romaine ; les manifestations de l'esprit dace

sont franchement rares, même en religion. Cette romanisation immédiate assurait la domination latine sur le Bas-Danube ; la langue officielle, et même usuelle, fut le latin. L'auteur ne croit pas à un abandon de ce pays sous Gallien, suivi d'une reconquête par Aurélien. Ce dernier, on le savait, laissa partir l'armée, les fonctionnaires, l'élite urbaine et rurale. Mais la « romanité » persista sûrement jusqu'à l'arrivée des Slaves ; des études supplémentaires aideront sans doute à comprendre comment ce fait curieux s'est produit.

Victor CHAPOT.

J. SCHARF, *Studien zur Bevölkerungsgeschichte der Rheinlande auf epigraphischer Grundlage* (*Neue deutsche Forschungen*, Bd. 185 ; *Abteilung Alte Geschichte*, Bd. 3) : Berlin, Junker & Dünnhaupt, 1938, 174 pages, RM. 7,70.

Rapproché de la table des matières, ce titre surprend, car il englobe dans la Rhénanie l'ancienne Gaule Belgique, tout ce qui était au nord de la Seine et à l'ouest de l'Escaut. En réalité, l'auteur s'occupe du destin des populations germaniques aux abords du Rhin *et en Gaule*. Sa documentation est empruntée à l'épigraphie, parce que celle-ci est généralement abondante, bien plus que le matériel archéologique, peu caractérisé, en outre, du point de vue ethnique.

Les données essentielles fournies par les inscriptions concernent l'onomastique individuelle et les cultes pratiqués. Comme M. Scharf avait le dessein justifié de saisir une évolution à priori probable, il s'est d'abord attaché à définir ses critères pour la chronologie des textes non datés (mentions intéressant le droit public romain, indices fournis par les formules gravées et la paléographie, par le décor des ex-voto ou des épitaphes). Puis il met en œuvre son répertoire de fiches pour l'étude des noms. Là aussi il faut une critique serrée, souvent difficile. Les habitants ne tenaient pas toujours à souligner leur origine ; il y a des formes systématiquement latinisées ; il est vrai que les lois en limitaient l'arbitraire : certains n'ont pu étaler leurs *tria nomina* qu'en s'attribuant des gentilices de fantaisie. Mais l'usage de mentionner la tribu et la *natio* s'est perdu à peu près dès le milieu du IIe siècle. Les noms celtiques, dans l'ensemble, se sont moins déformés que ceux des Germains.

Les dernières pages rappellent que l'attaque de César a arrêté les mouvements de populations en sens inverse des deux côtés du Rhin. L'auteur des *Commentaires* a simplement noté l'existence, sur la rive gauche du Rhin moyen et inférieur, de peuplades germaniques dont il ne savait pas grand'chose. Ces tribus et celles des Celtes entrent alors dans le système de fortification des frontières romaines, et la tradition écrite ne s'intéresse plus désormais qu'aux ennemis campés sur la rive droite.

Mais une rivalité sourde persiste entre ces Germains isolés de leurs congénères et les Celtes soutenus par le voisinage des leurs.

La frange orientale du celtisme accusait, dès le IIIe siècle avant notre ère, deux larges et profondes ruptures le long des vallées de la Moselle et de la Meuse ; par là passèrent encore les Cimbres et les Teutons, qui furent exterminés dans le sud de la Gaule, où Arioviste, partant du coude du Rhin, avait voulu lui-même coloniser des terres nouvelles. César s'y opposa ; il anéantit sur le Bas-Rhin les Éburons, qui y furent remplacés par les Tongres. Le front germanique sur la rive gauche ne fut donc pas rompu. Même, en 38, Agrippa y transféra les Ubii. Dès lors la situation apparaît stabilisée pour trois siècles. Il résulte des recherches de l'auteur que Nerviens et Trévires subirent assez fortement l'empreinte celtique, sans abdiquer entièrement toutefois leur conscience nationale, et en gardant leurs cultes particuliers. Il en fut autrement des Triboques, Némètes, Vangions, groupes plus méridionaux : une « receltisation » s'opéra suivant la ligne Strasbourg, Worms, Spire ; car les Celtes d'occident s'efforçaient à renouer avec les Celtes restés dans le Würtemberg actuel. La masse la plus réfractaire à l'emprise romaine ou celtique fut celle des Ubii et des Bataves, vers l'embouchure du Rhin.

Les conclusions de M. Scharf, et ses pourcentages précis (voir les graphiques des pages 62-63, 122 et 146), seront peut-être contestés ; mais ce travail de classement gardera toujours son intérêt.

Victor CHAPOT.

Yvonne ALLAIS, *Djemila* : Coll. Le Monde romain, Paris, Les Belles-Lettres, 1938, in-12, 83 pages, 12 planches et un plan.

Comment parler de Djemila sans penser à la visite que j'y ai faite en 1923 sous la conduite inoubliable de Mme de Cresolles? Venant du Farnèse, nous gagnions Cherchell à petites étapes : telle était la consigne donnée par un actif directeur intérimaire au premier bénéficiaire des bourses qu'il avait fait créer par le Gouvernement de l'Algérie. Pompéi, Carthage, Douggha, Khamissa, Mdaourouch, Lambèse, Timgad : chacune de ces grandes fouilles a son intérêt propre. Pourtant Djemila m'est apparue et m'apparaît encore comme un ensemble incomparable. La raison en est simple. D'autres villes, telle Timgad, ont été taillées « à l'américaine » dans de vastes étendues vierges ; quasi dès l'abord trop grandes, elles sont à peu de chose près demeurées ce qu'elles étaient quand l'urbanisme romain les a tirées au cordeau. D'autres, qui ont continué de s'accroître, mais manquaient de place, ont détruit des monuments pour en construire de nouveaux ; les siècles s'y entassent les uns sur les autres. A Djemila, qui n'a cessé de s'accroître, ils s'étendent les uns à côté des autres, malgré la nature accidentée du terrain, « un plateau

triangulaire qui descend vers le confluent de deux torrents ». En haut, la ville du second siècle ; plus bas, la ville des Sévères dominée par le grand arc de Caracalla ; au fond, la ville chrétienne. Il semble ainsi que Djemila grandisse encore sous nos yeux, qu'elle vive encore.

Que le jeune archéologue qui désire s'initier à quatre siècles de vie romaine, que l'homme cultivé qui veut comprendre le miracle de la latinité, que l'artiste qui souhaite admirer les colonnes dorées où trônent des cigognes viennent donc visiter l'antique Cuicul, appelée par les Arabes Djemila, « la Belle ». Comme l'on comprend que Mlle Yvonne Allais se soit passionnée pour elle ! Le petit livre qu'elle publie aujourd'hui sera pour tous le meilleur guide. Tout y est : histoire de la cité, description des ruines et du musée, avec un plan (je le préférerais à plus grande échelle, afin que les noms eux-mêmes des monuments remplacent les numéros) et vingt-six photographies excellentes, dont la première, aérienne, est admirablement évocatrice. Le préfacier, M. Albertini, écrit que ce volume aurait été apprécié par S. Gsell ; je souscris à cet éloge, le plus haut que puissent décerner les amis de l'Afrique romaine.

Marcel DURRY.

B. SAPÈNE, *Au Forum de Lugdunum Convenarum, Inscriptions* : Extrait des *Mémoires de la Soc. arch. du Midi de la France*, XIX, 1938, in-4°, 31 pages et 7 pl.

M. Sapène, directeur des travaux de fouilles à Saint-Bertrand-de-Comminges, nous convie à la reconstitution d'inscriptions curieuses. Il s'agit de quatre textes : d'une part, une dédicace faite par un chevalier, Calpurnius (?) ; de l'autre, trois dédicaces qui se trouvaient sur des piédestaux de statues : la première à Trajan, la seconde à sa femme l'impératrice Plotine, la troisième à une notabilité locale, C. Iulius Serenus, ancien préfet d'aile, quattuorvir, prêtre de Rome et d'Auguste. Ces trois derniers textes sont contemporains et d'une date assez haute : celle du troisième consulat de Trajan, qui se place en 100, l'année justement où Pline prononça l'éloge de l'*Optimus Princeps*.

Le travail de l'éditeur était fort délicat. Ces inscriptions n'ont été retrouvées qu'en multiples fragments ; de nombreuses lacunes n'ont pu être comblées. D'aventureuses tentatives de restitution avaient déjà été faites et même le début de l'article est, à ce propos, d'un ton polémique un peu vif. La sérénité épigraphique ne règne-t-elle donc pas à Saint-Bertrand-de-Comminges? En tout cas, désormais, des élucubrations comme celles de M. S. Ferri seront impossibles, car l'auteur donne sur le moindre fragment, sur la moindre cassure, toutes les précisions que l'on peut souhaiter. A ces descriptions minutieuses sont jointes des photo-

graphies dont la netteté permet de se faire un avis. Dans l'ensemble, les restitutions de M. Sapène me paraissent justes.

Toutefois, la rédaction de l'article trahit en maint endroit quelque inexpérience, les conseils de M. Lécrivain n'ayant pas toujours été bien compris ni bien utilisés. Quelques remarques au hasard : certains textes sont « développés » (en romaine, alors qu'ils devraient l'être en italique), d'autres pas ; — rappeler que *Iulius* est le *nomen* et *Serenus* le *cognomen* est inutile ; — l'inscription n° 1 n'est pas construite grammaticalement, car on ne peut guère avoir les deux nominatifs *Calpurnius* et *Concilium ;* — l'erratum corrige bien « aile de Phyrgie (*sic*) » en « aile des Phrygiens », mais ce n'est pas assez ; l'auteur cite l'article *ala* de la *R. E.*, mais sans avoir pu le consulter lui-même ; il aurait vu qu'il n'y a jamais eu d'*ala VII*^{a} *Phrygum ;* quand on croit avoir un document prouvant l'existence d'une *ala VII*^{a}, sans qu'on ait ni une *ala I*^{a}, ni une *ala II*^{a}, etc..., on se méfie, et il y a longtemps que le *VII* de *C. I. L.*, VI, 1838, a été corrigé en *VLP(ia)* ; — sur la dédicace à Trajan, l'absence d'*AVG.* est invraisemblable ; — la magistrature suprême n'était pas exercée par *un* quattuorvir ; il y aurait contradiction dans les termes. Ainsi M. Sapène semble faire ses écoles d'épigraphiste. Je ne le lui reproche nullement. De sa tentative (réussie dans l'ensemble, je le répète), ses fouilles et ses publications ultérieures profiteront, et par là tous ceux qui travailleront sur l'antique *Lugdunum Convenarum.*

Marcel DURRY.

Histoire des textes.

Jean DESTREZ, *La* pecia *dans les manuscrits universitaires du XIII*^{e} *et du XIV*^{e} *siècle* : Paris, éditions Jacques Vautrain, 1935, gr. in-4°, 104 pages et 36 planches.

La *pecia* est ignorée de la plupart des auteurs auxquels on doit, dans chaque pays, le manuel classique de paléographie. Ni Prou, en France, ni Reusens, en Belgique, n'en ont soufflé mot. Rien dans le *Lexicon abbreviaturarum* de Capelli. Quelques lignes seulement dans Wattenbach (*Das Schriftwesen im Mittelalter*, 3^{e} éd., 1896, p. 184-185). Le *Glossarium* de Du Cange, dans ses rééditions modernes, offre du mot, avec quelques références, une définition à peu près acceptable, mais le mot est omis dans les *Indices ad Glossariam*, où se trouve une liste si précieuse de *verba ad rem librariam pertinentia ;* absent également du *Sylloge vocabulorum...* d'Alfred Jacob, publié en 1883 dans la *Revue archéologique* et à part. En revanche, l'*Index nominum et rerum*, que Mgr A. Pelzer a ajouté en *Appendix* à son catalogue des *codices Vaticani Latini*, 679-1134 (1933), et l'*index* analogue du catalogue des *Reginenses*, 1-250,